

Mais les paroles de Slavica montrent, plus encore, comment ce refus épouse aussi les formes de la discrimination ethnique pour légitimer celles de la domination machiste. Car l'analyse commune à toutes les femmes militantes des Balkans réunies cette année-là était bien celle d'une étroite corrélation entre ethnicisation et discrimination sexiste. Le nationalisme ethniciste, dans sa revendication raciale et biologique, est fondé sur une partition fondamentale, qui se prétend elle-même biologisée : celle de la dissociation entre féminin et masculin.

Rada Ivekovic le montre dans *Le Sexe de la nation*<sup>2</sup>, il y a une violence de la raison, qui est celle de son partage, c'est-à-dire de sa partition excluant le féminin. Et cette partition constitue aussi l'essence même de la guerre.

Or c'est exactement dans la même volonté de partition que le nationalisme ethnique veut casser la temporalité, nier la durée du vécu commun entre des sujets d'origine différente, pour imposer la discrimination. Il faut ainsi nier l'histoire elle-même, et refabriquer une pseudo-histoire à partir de cette dénégation. Ce déni de l'histoire réelle s'appuie nécessairement sur une fiction des origines, c'est-à-dire sur une volonté, pour déshistoriciser, de naturaliser le processus historique de la constitution des communautés, en particulier par leur ethnicisation : renvoyer des sujets à une identité ethnique, c'est les renvoyer à une pseudo-naturalité négatrice de la réalité de l'histoire, de la même manière que les renvoyer à une identité sexuelle biologique comme marqueur de leur vie sociale.

Ainsi, dans l'expérience que donne Slavica, la crispation des femmes sur les comportements traditionnels du féminin, loin de produire un lien ou un adoucissement, est au contraire l'un des ressorts de la guerre, dans la mesure où elle s'appuie sur la discrimination ethniciste qui la fonde : une femme anti-nationaliste n'est pas véritablement une femme, et la haine ethnique, comme refus de l'altérité de la différence, produit, dans le sein même des représentations du féminin, une triple

hostilité : contre la femme étrangère, contre la femme de même nationalité qui refuse la barrière ethnique, contre toute femme qui refuse de se soumettre aux processus de soumission machiste auxquels le féminin est supposé s'identifier.

Ce sont ces comportements féminins « traditionnalistes, rigides, tournés vers le passé », que Slavica, Macédonienne, considère comme un obstacle majeur, non seulement à l'émancipation des femmes, mais à l'élaboration même du processus de paix.

Instaurer la paix, établir les conditions d'une protection sociale et d'une authentique sécurité, ce sera d'abord récuser les fondements mêmes de cette double partition : celle qui divise les sexes et celle qui divise les « races » (ou les « ethnies »). Et de ce point de vue, les leçons données par ces militantes sont bien loin de concerner seulement les Balkans des années 2000 : elles nous donnent à penser sur les vrais universaux de notre présent.

En ce sens, ce que Rada Ivekovic appelle « le différend des sexes » va bel et bien à l'encontre de ce que des pensées naturalisantes qualifient de « différence des sexes ». Le différend n'est pas fondé sur une différence originelle, mais sur un désaccord culturel qui, lui, peut faire l'objet de débats et trouver, dans la reconnaissance d'une égalité, la source d'une authentique convivialité.

Prendre soin d'une société, c'est d'abord penser son avenir non pas en termes spécifiquement féminins, mais dans les termes de ce que l'expérience culturelle de la relation, dans le vécu de nombreuses femmes, peut produire de ressources, à l'encontre d'une autre expérience culturelle, qui est celle de la domination. ■

■

1. Voir *Transeuropéennes* n° 17, « La Fragilité démocratique », paru en 2000, d'où sont tirées les citations des entretiens.

2. Rada Ivekovic, *Le Sexe de la nation*, Ed. Léo Scheer, coll. Non & Non, 2003

## Professionnelle

■ **Martine Lalande**, médecin généraliste

Salomé vient du Liban. Rejetée par sa famille après la mort de son mari, elle s'est engagée comme jeune femme au pair dans une riche famille étrangère qui l'a maltraitée. Au cours d'un voyage de cette famille en France, elle s'est échappée et demande l'asile politique. Elle vit dans des hôtels sociaux, prend des cours de français et cherche un emploi, pour avoir plus rapidement une carte de séjour « avec autorisation de travailler ». « Je peux tout faire, le ménage, garder des enfants, la cuisine, je range ta maison, je nettoie tout ». Elle a trouvé une femme âgée qui lui proposait de l'héberger en échange de travaux ménagers. Elle a essayé quinze jours, mais elle n'est pas restée, préférant retourner à l'hôtel et chercher des heures de ménage. « Je veux rester indépendante. C'est dommage pour la vieille dame, elle n'avait jamais vu quelqu'un faire les vitres aussi bien que moi. Il faut dire que c'est mon métier. Dans mon pays, je suis architecte d'intérieur. » ■